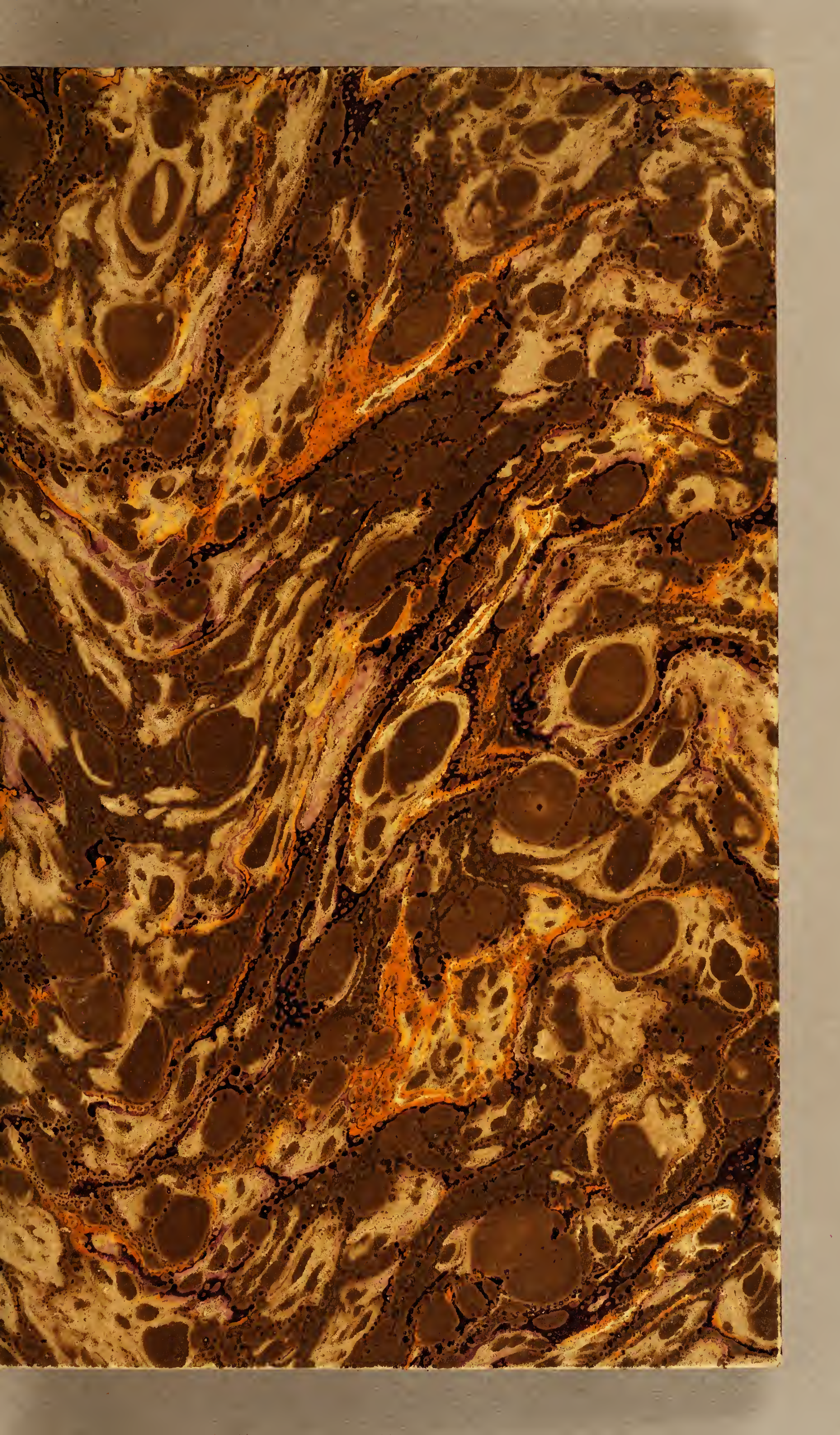


J. Hill I.F.C. Number 9 (4-88)
item #1 $350.-



de la part de M. de Chamseru 20

RAPPORT

DES COMMISSAIRES

DE LA

SOCIÉTÉ ROYALE DE MÉDECINE,

SUR LE

MAL ROUGE DE CAYENNE

ou *Éléphantiasis.*

par Chamseru

Imprimé par ordre du Roi.



2

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. DCCLXXXV.

TABLE.



EXTRAIT DES REGISTRES *de la Société Royale de Médecine.*

Séance du 19 Novembre 1784.

LA Société royale de Médecine a été consultée par Monsieur le Maréchal de Castries, sur les moyens d'arrêter les effets du Mal Rouge ou *Éléphantiasis* qui règne à Cayenne, & de guérir ceux qui en sont attaqués.

MM. les Administrateurs de cette Colonie ont adressé au Ministre, un Mémoire de M. de la Borde Médecin, contenant des détails relatifs aux signes qui caractérisent la Lèpre dans les Colonies françoises de l'Amérique ; nous avons été chargés de donner, sur cet objet, une réponse qui puisse remplir les vues du Gouvernement, & être rendue publique dans les Colonies & dans les Ports de France, où il peut journellement débarquer des personnes attaquées du Mal Rouge.

Nous nous ſommes propoſés de raſſembler tout ce qui peut avoir le rapport le plus direct à l'hiſtoire & au traitement de cette maladie; ainſi nous la conſidérerons à ſa naiſſance & dans ſes progrès; nous nous arrêterons à ſes cauſes & ſur-tout à la contagion : nous terminerons en expoſant le prognoſtic & la curation. Enfin, nous réunirons dans un même Précis les eſſais à tenter pour la guérir, & les précautions à prendre pour empêcher qu'elle ne ſe répande dans un lieu où quelques perſonnes en ſeroient atteintes.

L'Éléphantiaſis, que l'on appelle *Mal Rouge* à Cayenne, eſt la principale dénomination que les Grecs ont donnée à la Lèpre des Arabes, qu'ils ont auſſi appelée *Leontiaſis*, *Satyriaſis*, *&c.* C'eſt le plus haut degré de tous les vices de la peau connus ſous le nom vulgaire & générique de *Lèpre*, c'eſt l'eſpèce qui a dû toujours être diſtinguée, *plutôt par ſa grandeur que par ſon eſſence* (a),

---

(a) Raymond, hiſtoire de l'Éléphantiaſis, *page 5.*

& qui a été la plus redoutable par-tout où ces maladies se sont développées. Nous ne nous occuperons point à différencier les autres espèces; ce travail appartient à tous les Auteurs exacts, & a été consigné précédemment dans le Recueil des Mémoires de la Société Royale de Médecine *(b)*; il nous suffit de noter l'espèce à laquelle est assimilée la maladie de Cayenne, & d'employer indifféremment les noms de *Mal Rouge*, d'*Éléphantiasis*, de *Lèpre*, pour désigner un seul & même objet.

§. I.er

Indices du Mal Rouge commençant.

LA Lèpre, telle qu'on la voit en Amérique, « présente, suivant M. de la Borde, des signes qui peuvent être regardés « comme équivoques, au moins dans le « premier état, les symptômes n'étant pas « encore développés *(c)* ». Nous pensons

(*b* Second Mémoire de M. Vidal, & nos recherches sur l'état actuel de la Lèpre en Europe, *sous presse*.

(c) Mémoire de M. de la Borde, *page 1*.

qu'il eſt très-important de diſſiper cette incertitude & de bien connoître la maladie dès ſa première apparition, temps où l'eſpoir d'en arrêter les progrès & de la guérir eſt bien mieux fondé que lorſqu'elle eſt devenue plus remarquable par l'accroiſſement & la multiplicité de ſes accidens.

La couleur du viſage qui devient d'un rouge tirant ſur le noir, toute la peau qui ſe ſalit & ſe couvre de puſtules galeuſes ou dartreuſes, l'altération des cheveux qui deviennent plus fins & moins épais, la voix rauque, la reſpiration gênée, l'haleine fétide, la propenſion à la mélancolie, le trouble du ſommeil & les ſuffocations pendant la nuit, établiſſent, dans le Mémoire de M. de la Borde, le premier degré de la Lèpre d'Amérique *(d)*; & bien loin de laiſſer quelqu'équivoque ſur le caractère d'une maladie commençante, nous ſemblent au contraire annoncer un degré ultérieur, une maladie déjà ancienne dont la cure doit

(d) Mémoire de M. de la Borde, *page 3*.

être généralement plus difficile. Il eſt donc eſſentiel de découvrir une première trace de la diſpoſition morbifique & d'y reconnoître ce que les Médecins appellent le *ſigne différentiel & pathognomonique*, pour attaquer avec plus d'avantage le mal à ſon origine.

M. Bajon ancien Chirurgien-major de Cayenne, & Correſpondant de la Société royale de Médecine, nous apprend *(e)* que le nom de Maladie Rouge donné à la Lèpre par les Nègres & les habitans de Cayenne, vient de ce qu'elle ſe déclare toujours par des taches rouges dans leſquelles on peut enfoncer une épingle ſans que le malade en reſſente aucune douleur; il ajoute que les ſignes qui accompagnent cette Lèpre, ſont en très-grand nombre, ſur-tout quand elle eſt dans ſon état; on ne peut guère alors ſe méprendre ſur ſa nature; « il n'en eſt pas de même, lorſqu'elle eſt dans ſon «

(e) Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire de Cayenne & de la Guiane Françoiſe, &c. 1778, *tome I, page 228*.

» commencement, parce que ſouvent il n'y
» a pour ſigne qu'une ſimple tache rouge,
» laquelle ſe rencontre fréquemment chez
» de très-beaux Nègres & de très-belles
» Négreſſes, qui ont l'apparence de la meil-
» leure ſanté & qui ne ſe ſont jamais plaints
de la moindre incommodité ».

Ces taches rouges peuvent être de diffé-
rente nature & n'avoir abſolument aucun
rapport avec le mal dont nous cherchons
le vrai principe. Il nous reſte donc à con-
noître le caractère particulier de celles
qui lui appartiennent excluſivement, &
M. Bajon éclaircit la difficulté par l'expoſé
ſuivant *(f)*. « On pourra, dit-il, regarder
» ces taches comme les ſignes du Mal Rouge,
» toutes les fois qu'elles ne feront point
» circonſcrites, ni d'un rouge très-vif;
» qu'elles ſeront étendues & mêlées de
» taches jaunâtres; qu'elles paroîtront aux
» environs du front & des oreilles, ſur les
» mains, ſur les épaules, aux reins, aux

(f) Lib. cit. page 229.

cuiſſes & ſur les pieds, qu'elles ſeront « anciennes & qu'elles augmenteront tou- « jours en largeur ; enfin, le ſigne ſur « lequel on peut en quelque façon le plus « compter, *c'eſt l'inſenſibilité qui les accom- « pagne ;* au contraire, ſi ces taches ſont « d'un rouge beaucoup plus vif, circonſ- « crites & environnées d'une eſpèce de « cercle de couleur plus vive, ſi en s'éten- « dant en tout ſens, leur centre reprend « la couleur naturelle de la peau, *ſi elles « ſont accompagnées de la ſenſibilité & ſur-tout « d'une démangeaiſon aſſez grande,* elles ne « doivent point être regardées comme des « ſignes du *Mal Rouge*, mais ſeulement d'un « vice dartreux *(g)* ».

Ce récit nous offre un trait de lumière qui doit fixer notre attention ; dans les mêmes parties où la couleur de la peau vient à changer, le ſentiment diſparoît ; c'eſt la liaiſon de ces deux phénomènes, *changement de couleur à la peau & perte*

(g) Lib. cit. pages 229 & 230.

de sentiment, qui différencie la Lèpre & nous donne le signe pathognomonique de la Maladie Rouge dès sa plus légère apparition. Nous retrouvons dans l'acception populaire du mot *Ladre*, synonime du mot *Lépreux*, cette même notion de l'insensibilité de la peau, laquelle n'a point été méconnue des Auteurs anciens, tant sacrés que profanes; mais généralement ils l'ont placée dans la masse des symptômes, & ils ne l'ont point présentée comme un premier indice du mal.

M. Hahn, Médecin à Leyde a publié, en 1778, les Recherches & Observations sur la Lèpre, de M. Schilling, Médecin de Surinam *(h)*. Nous avons recueilli dans cet ouvrage les détails les plus intéressans pour l'objet auquel nous sommes chargés de répondre. L'Auteur a vu & traité cette maladie dans la Colonie Hollandoise où il a résidé pendant plusieurs années en deux

---

(h) G. G. Schillingii de leprâ Commentationes. Lug. Bat. 1778. 1 vol. in-8.°

différens temps : il a rapproché avec la plus grande exactitude tout ce qui a été dit avant lui des faits dont il a été le témoin attentif, & son travail est devenu, pour le nôtre, un modèle dont nous avons cru devoir rarement nous écarter.

M. Schilling s'est rencontré avec M. Bajon sur le même point de diagnostic *(i)*, pour seconder dans la recherche rigoureuse d'un mal aussi funeste à l'humanité, les vues de tous les Gouvernemens bien policés, il indique quelles précautions on doit prendre contre la ruse des malades qui veulent se soustraire à l'inspection *(k)*; plusieurs, même avancés en âge, ne présentent aucune empreinte sensible dans les parties habituellement découvertes, aux mains, au visage, & recèlent sous leurs vêtemens des traces hideuses qu'ils désavouent jusqu'au temps où ils sont trahis par la progression effroyable de tous les symptômes. D'autres, & ce

---

(i) Lib. cit. page 6, §. V.

(k) Schilling. Dissert. de leprâ. §. IV & V, page 3 & 9.

ſont les jeunes ſujets, ont, vers l'âge de puberté, quelques traces commençantes que l'on ſuppoſe n'être que des ſignes de naiſſance, ou des taches de rouſſeur.

Dans tous les cas, les Miniſtres de ſanté doivent avoir le droit de faire déshabiller les individus ſuſpects, d'examiner de la tête aux pieds toutes les parties de la peau, d'y faire les épreuves néceſſaires & de les répéter à des temps différens, s'il falloit quelques jours ou quelques ſemaines pour attendre l'accroiſſement de taches trop peu apparentes, & la preuve plus évidente de l'inſenſibilité qui doit devenir graduellement plus profonde *(l)*. Il y a des malades, ſurtout les Blancs, qui, ſoupçonnant le motif de l'examen, pourroient, à l'occaſion des piqûres, ſimuler la douleur qu'ils n'auroient pas reſſentie; alors on remettroit l'expérience au moment de leur ſommeil, parce qu'il eſt de fait que de vrais Lépreux ſeroient aiguillonnés juſqu'aux os, avec le fer & le feu, ſans ſe réveiller.

(l) Lib. cit. §. *IX.*

§. II.

Description du Mal Rouge.

M.[rs] Schilling & Bajon ſont d'accord ſur la deſcription de la Lèpre, ou Mal Rouge de Cayenne, qui eſt identique avec le *Boaſi* de Surinam. Le progrès de l'un & de l'autre eſt celui des premières taches, qui continuent de s'étendre, deviennent écailleuſes & conſervent une inſenſibilité abſolue *(m)*; le vice de la peau gagne en profondeur comme en ſuperficie ; les lèvres, les joues, le front & les paupières ſe gonflent, s'épaiſſiſſent & contractent des duretés, des boſſes & des rides qui donnent une figure horrible ; les lobes des oreilles groſſiſſent & bientôt elles ſont entourées de tubercules; le nez qui, d'abord participe de la tuméfaction des parties voiſines, devient épaté, s'affaiſſe enſuite & s'aplatit. La Lèpre s'arrête quelquefois à ces premiers ſymptômes pendant dix & vingt

(m) Mémoires de M. Bajon, *tome I, page 230.* — *Schilling*, §. *XII.*

années, & ne prend point d'accroiſſement notable, ſur-tout ſi les malades s'aſtreignent aux régles diététiques : plus ils ſe négligent, plus le concours des accidens s'accélère *(n)*.

Alors toutes les ſécrétions s'altèrent de plus en plus ; la peau ne donne qu'une tranſpiration médiocre, dont l'odeur eſt auſſi inſupportable que celle de l'haleine. Les viſcères du bas-ventre s'obſtruent ; les purgatifs percent difficilement ; les excrémens ſont noirs, ſecs & comme brûlés : l'urine prend une couleur rouſſe, s'attache aux parois du vaſe, & rend une odeur de ſaumure putride. La ſoif eſt continuelle ; la langue devient sèche, croûteuſe & ſillonnée : le ſang tiré des veines eſt fétide, & ſe coagule en une maſſe informe, où toutes ſes parties ſe confondent par leur diſſolution. M. Schilling y a remarqué des globules blancs de la groſſeur du millet, qui, vus au micoſcrope, paroiſſent perforés *(o)*.

(n) *Schilling*, §. *XIII.*

(o) *Ibid.* §. *XIV & XV.*

Les ſymptômes extérieurs continuent de s'étendre de la tête à la ſurface du corps, & aux extrémités, les mains & les pieds ſe gercent & ſe crévent vers les articulations, le tact s'émouſſe, les ongles ſont ſoulevés par des véſicules, le gonflement paſſe d'une phalange à l'autre; l'ulcère & la carie déterminent la ſortie des os, & même la chute des doigts entiers, ſans aucune douleur. M. de la Borde a vu un avant-bras tomber de cette manière; les orteils s'ulcèrent également, ſe gangrènent & ſe ſéparent des parties ſaines. Les obſervations de M.[rs] Schilling & Bajon, confirment le fait très-anciennement connu des Hiſtoriens de la Lèpre *(p)*: que ſi l'on vient à bout de guérir ces plaies, elles renaiſſent dans d'autres parties qui ſe détachent comme les premières; alors le patient n'eſt délivré d'une vie affreuſe & de tourmens cruels, qu'après avoir été mutilé *(q)*.

(p) Voyez Arétée de Cappadoce, *lib. II, cap. 13.*

(q) Hiſtoire de l'Éléphantiaſis; par M. Raymond, *page 14.*

Pendant que cette destruction se prépare, la peau de toute l'habitude du corps se tane & se durcit en perdant toujours de sa sensibilité : la transpiration supprimée amène la bouffissure ; les malades deviennent hydropiques ; quelques-uns tombent préalablement dans une mélancolie profonde, qui les porte souvent à se détruire volontairement *(r)*; les autres meurent phthysiques, ou consumés de langueur.

M. Bajon remarque que les Blancs sont de préférence aux Noirs, attaqués du Mal Rouge, dans les parties les plus visibles, au visage, aux pieds & aux mains : toutes ces parties deviennent très-gonflées ; elles prennent une couleur livide & plombée ; le reste du corps est presque toujours couvert de taches épaisses, souvent de boutons, d'autrefois d'espèces de dartres considérables ; la peau est constamment si écailleuse qu'elle semble se décomposer entièrement *(s)*.

M. de la Borde insiste sur cet état des extré-

(r) Schilling, Dissert. *page 15.*

(s) Lib. cit. pages 231 & 232.

mités inférieures, qui achève de caractériser la Lèpre proprement dite, ou l'Éléphantiasis. « Les pieds, dit-il, deviennent d'une grosseur prodigieuse, qui surpasse quatre ou cinq « fois le volume naturel ; leur peau est « *rugueuse*, inégale, pleine de fissures avec « des élévations calleuses, ressemblant beau- « coup à la tunique interne du ventricule « d'un bœuf ; les deux pieds ne sont pas « toujours affectés, souvent il n'y en a qu'un ; « ce signe est des plus ordinaires dans la « colonie de Cayenne ; rarement ils sont sans « ulcères, sur-tout si la maladie a fait des « progrès, souvent elle semble s'être con- « finée dans ces parties, la santé d'ailleurs « paroissant se bien soutenir. »

M. Bertin, Correspondant de la Société à la Guadeloupe, nous a donné une semblable description de ce gonflement éléphantiaque d'une des extrémités, qu'il nous a dit être très-ordinaire dans les Antilles *(t)*. Le même fait nous a été confirmé par feu

(t) Mémoire manuscrit sur les maladies de la Guadeloupe.

M. Lagarigue, Médecin du Roi à la Martinique, qui nous a appris que dans ces Colonies, l'usage étoit de reléguer les Lépreux à la *Désirade*, où leur principal remède consiste dans la décoction de gayac. Cette Éléphantiase particulière a été observée par le docteur Hilary, à l'île Barbade *(u)*, & avant lui, par le docteur Town *(x)*, qui assure que les malades ne sentent long-temps d'autre incommodité que le poids de leur jambe monstrueuse, ce qui n'empêche pas quelques-uns de s'acquitter pendant nombre d'années, de leurs fonctions journalières. Il ajoute, que quand on a coupé la jambe malade, l'Éléphantiase ne manque pas de se jeter bientôt sur l'autre.

Nous ne pouvons nous dispenser de reconnoître ici, avec M. Schilling, soit dans la progression de la Lèpre, soit dans ses particularités locales ou individuelles,

(u) Obs. on epidemical diseases in the island of Barbadoes. Lond. 1766.

(x) On the diseases of the West-indies, page 184.

une

une ſorte d'identité de toutes les affections Lépreuſes *(y)*. On voit principalement les nodus, les tubercules & les excroiſſances, ſe mêler aux taches, aux écailles & aux ulcérations de la peau; il y a donc un rapprochement intime entre la Lèpre Écailleuſe & la Lèpre Tuberculeuſe *(z)*. M.[rs] Hahn & Schilling admettent une gradation & non une différence eſſentielle entre ces effets, qui appartiennent tous à un même principe, dont le trait caractériſtique eſt par-tout la perte du ſentiment jointe au changement de couleur de la peau *(a)*.

Le Médecin de Surinam a vu la Lèpre attaquer les extrémités inférieures, préférablement aux autres parties du corps, & y reſter long-temps ſtationnaire: le mal ſeulement ſe propage peu-à-peu des orteils & des pieds juſqu'au fémur, rend ſur ſa route

---

(y) Raymond, *page 90.*

(z) *Voyez* le ſecond Mémoire de M. Vidal, ſur l'Éléphantiaſe, dans le recueil de la Société royale, *lequel eſt actuellement ſous preſſe.*

(a) *Proleg. in Schill. page 7* de ce Mémoire.

toutes les articulations immobiles, en coagulant la ſynovie, aglutine les tendons & les muſcles au point d'ôter au plus habile Anatomiſte, la poſſibilité de les diſtinguer & de les ſéparer : cette dégénéreſcence peut s'opérer très-lentement. L'Auteur a connu des ſujets chez leſquels, ayant commencé à l'âge de dix ans, elle n'avoit pas encore paſſé le genou à quarante ans ; mais après cette époque le mal avance vers les parties ſaines, s'attache ſur-tout aux doigts & en détruit les jointures ; en même-temps la face & d'autres parties ſont rongées d'Ulcères qui rendent une odeur infecte & ne cauſent aucune douleur *(b)*.

L'amputation de la jambe affectée n'a eu que des ſuites fâcheuſes : pluſieurs ſujets ſont morts en convulſions auſſi-tôt après l'opération ; d'autres ſont tombés le ſeptième jour dans un Tétanos qui s'eſt terminé par la mort : chez ceux qui ont réſiſté, la plaie de l'amputation n'a pu ſe cicatriſer au niveau

---

(b) Schilling, *Diſſ.* §. *XVI.*

des os, que lorſque l'Éléphantiaſe s'eſt établie à l'autre pied *(c)*.

M. Schilling a fait ſur ces membres amputés, des obſervations dignes de remarque. La conformation intérieure des os, eſt telle que dans le *ſpina ventoſa*; on n'y voit aucune trace de périoſte; les lames oſſeuſes intérieures ſe ſéparent les unes des autres avec la plus grande facilité. On ne retrouve dans les os ni cavités ni moelle; les parties molles dont ils ſont environnés, & ſpécialement les tendons & les muſcles, ſont transformés en une panne de lard plus adhérente & plus difficile à ſéparer de l'os amolli, que ne le ſont entr'elles les lames oſſeuſes intérieures; on ne reconnoît dans cette métamorphoſe ni vaiſſeaux ſanguins ni vaiſſeaux lymphatiques; mais les rugoſités de la peau ſont mêlées de varices qui contiennent peu de ſang. Les principaux troncs de vaiſſeaux ſont ſi rares, que l'Auteur, avec la recherche la plus exacte, n'a pu découvrir l'artère interoſſeuſe,

---

(c) Schilling, *Diſſ.* §. *XVII.*

parce que les deux os de la jambe sembloient n'en faire qu'un, & la même confusion avoit lieu entre tous les os du pied *(d)*.

Un tel désordre, aussi soigneusement observé que l'a fait M. Schilling, nous semble répandre un jour nouveau sur la manière dont le vice Éléphantiaque s'attache à certains organes, & sur les humeurs qu'il altère particulièrement. Remplies à l'intérieur de nouvelles accrétions de substance osseuse, dénuées de cavité, de suc médullaire & de l'un & de l'autre périoste, gonflées & amollies dans toute leur texture, les parties dures des membres amputés dans l'Éléphantiase, nous offrent un état de *Nécrose*, dont les expériences de M. Troja sont une imitation *(e)*. Les changemens que cet Anatomiste a obtenus en détruisant le périoste & la moelle par des moyens mécaniques, peuvent être également l'effet de quelque principe délétère, comme le vice en question, qui

(d) Schilling, *Diss.* §. *XVIII.*

(e) Mémoires de la Société royale de Médecine, *tome I, page 155.*

agit ſur les mêmes organes. Si nous faiſons attention d'un autre côté à la perverſion des ſucs oléagineux qui ſemblent quitter la ſubſtance des os, pour ſe répandre & ſe coaguler dans le tiſſu des tendons & des muſcles, nous trouvons que le ſentiment de feu M. Lorry, touchant le ſiége du virus Éléphantiaque, acquiert une nouvelle force, & qu'il s'agit de l'altération combinée de la graiſſe & de la lymphe, par laquelle tout le corps devient *Athérome (f)*.

Les obſervations Anatomiques que l'on peut joindre à celles de M. Schilling, paroiſſent démontrer de plus en plus la connexion du levain Lépreux avec la ſubſtance adipeuſe. Les Anciens, Archigènes, Aëtius, Arétée, Galien, ſoupçonnoient que l'intérieur du corps, dans l'Éléphantiaſe, eſt plein de tubercules ou durillons, ainſi qu'il l'eſt à l'extérieur. Ils étoient portés à ce ſentiment par une autre analogie: ils trouvoient quelquefois les victimes

---

(f) De morbis cutaneis, page 381.

cacochimes (c'étoit pour l'ordinaire des cochons), remplies de ces ſortes de durillons *(g)*. L'ouverture des cadavres montre en effet le foie entrelardé de tubercules durs & pierreux, le méſentère rempli de groſſes glandes dures & pleines d'une ſorte de ſuif épais, les glandes conglobées deſſéchées, & généralement les viſcères, le poumon, le pancréas, le foie, deſſéchés auſſi & corrompus *(h)*. Ces faits prouvent un déſordre profond des ſucs onctueux qui abandonnent une diſtribution naturelle, pour s'accumuler dans certains organes, & y former les mêmes concrétions tuberculeuſes que dans le tiſſu de la peau.

Une dernière induction, en faveur du ſentiment de M. Lorry, eſt que les taches de la Lèpre ou du Mal Rouge, ſe manifeſtent plus généralement dans les parties où les glandes ſébacées & le tiſſu graiſſeux ſurabondent, à la face, au-devant de la poitrine, vers les muſcles feſſiers, aux aiſſelles & aux

---

(g) Raymond, hiſtoire de l'Éléphantiaſe, *page 55.*

(h) Bonet, *ſepulch. anatom.*

aînes *(i)*. Par la même raiſon, les enfans & les jeunes ſujets, chez leſquels M.[rs] Schilling & Bajon *(k)* ont vu une progreſſion rapide d'accidens, ſemblent être ainſi diſpoſés relativement à leur embonpoint & à la facilité, avec laquelle leurs ſucs adipeux peuvent ſe corrompre.

§. III.

De la contagion du Mal Rouge & de la néceſſité de ſéparer les malades.

Les cauſes de la Maladie Rouge ſont, ſuivant M. Bajon, très-difficiles à connoître, parce qu'elle eſt fort ancienne dans le pays, ſur-tout parmi les Nègres : « il ſemble qu'elle ne ſe perpétue actuellement que par la con- « tagion ; cependant la nourriture groſſière « & très-indigeſte, dont uſent la plupart des « Nègres, & la grande humidité du climat « peuvent être regardées comme les cauſes « éloignées *(l)*. » Il nous paroît très-important

(i) Schilling, §. *XI.*

(k) *Lib. cit. p. 238.*

(l) *Lib. cit. p. 233.*

d'approfondir ces caufes que le Chirurgien de Cayenne ne fait qu'indiquer, & la difficulté confifte moins à les connoître qu'à les détruire. Car, que la Lèpre foit fort ancienne dans la Colonie, dès qu'elle eft attachée particulièrement aux Nègres, on conçoit que fon origine leur appartient effentiellement & qu'elle date du temps où ils ont été transférés la première fois dans le nouveau Monde; elle fuit chaque année la traite de ces Efclaves *(m)*.

M. Schilling affure que les plus beaux Noirs arrivent infectés d'une Lèpre commençante qui échappe à l'examen des Infpecteurs; qu'il faut même accufer l'ignorance de ceux-ci, & le peu de foin que l'on a d'empêcher la contagion qui fe répand dans les habitations où ces Africains fe mêlent aux Créoles & aux Européens. Les plaifirs de l'amour, auxquels la chaleur du climat invite, contribuent fur-tout à la confufion des fexes & des races, & à la communication du virus

---

(m) Schilling, Differt. §. *XX & XXI.*

des Noirs aux Blancs, & des Efclaves aux Maîtres. Il eft donc fort à craindre que la Lèpre ne devienne de plus en plus le fléau des Colons Américains. M.rs de la Borde & Bajon ont les mêmes inquiétudes que M. Schilling fur cet objet.

Cependant la fageffe du Gouvernement François femble avoir prévu cet abus par l'Ordonnance du Code noir, datée du 3 Avril 1718 *(n)*, laquelle défend aux Capitaines de Vaiffeaux qui amènent des Nègres aux Ifles, de defcendre à terre ni d'y envoyer leurs équipages, fans en avoir obtenu la permiffion des Gouverneurs. Cette loi eft motivée fur ce que les Nègres & partie des équipages de ces Bâtimens, apportoient des maladies contagieufes : elle enjoint aux Commandans d'indiquer un endroit où les malades puiffent être débarqués & traités, fans avoir aucune communication avec les habitans.

Nous penfons que ce Règlement doit s'exécuter avec plus de rigueur & de facilité

(n) *Voyez* Code noir, édit. 1767, *page 207.*

à l'égard de toutes les maladies dont les ſymptômes ſont bien développés, & qu'il manque de réuſſir lorſqu'il s'agit des premières traces du Mal Rouge que l'on néglige ou que l'on cherche à dérober aux regards: ainſi, nous propoſons de le renouveler conformément aux précautions que nous avons détaillées ci-deſſus *(o)*, & de procurer par ce moyen, aux Miniſtres de Santé, l'autorité dont ils ont beſoin pour faire leurs recherches & aſſeoir le jugement le plus exact.

Dans l'état actuel des choſes, nous eſpérons que l'on arrêtera d'autant plus facilement les effets du Mal Rouge, que le nombre des Lépreux paroît être dans une très-petite proportion avec le reſte de nos Colonies; de toutes les endémies qui y règnent, le Mal Rouge eſt le moins répandu : le calcul que M. de la Borde a fait à Cayenne, le prouve ſpécialement par rapport à la Guiane Françoiſe, puiſqu'il y a ſept ans, on n'y a raſſemblé que trente malades, & depuis

---

(o) Page 10.

cette époque vingt-ſept, dont trois ou quatre, après un dernier examen, ont été mis hors de rang, comme n'ayant aucun ſypmtôme de Lèpre *(p)*. Nous obſerverons que ces derniers qui ont dû vivre quelque temps au milieu de la contagion, auroient pu en être atteints, & ont cependant été reconnus intacts. Il réſulte de ce fait une induction touchant la lenteur avec laquelle le virus peut ſe communiquer, & un nouvel eſpoir d'en prévenir l'infection, tant que l'on maintiendra l'exécution rigoureuſe du Règlement qui ſera preſcrit.

Quels que ſoient les doutes que pluſieurs Écrivains ont eus ſur la contagion de la Lèpre, nous ſommes bien éloignés de les admettre, & de nous livrer à cet égard à une dangereuſe ſécurité. Si l'on juge des temps modernes où ils ont obſervé cette maladie, on voit qu'elle étoit déjà tellement adoucie & devenue rare, que les ſources d'infection devoient avoir perdu de leur

---

(p) Mémoire de M. de la Borde, *page 2*.

activité. C'eſt ainſi que Fernel *(q)*, Foreſtus, Fabricius d'Aquapendente & Plater, n'ont pu obtenir par eux-mêmes la preuve de la communication du virus, & s'en ſont tenus à la tradition populaire, qui, de nos jours, a été fortement combattue par M. Raymond l'un de nos Aſſociés regnicoles *(r)*. Mais le concert unanime des anciens Auteurs, adopté par M.rs Schilling *(s)* & Lorry *(ſ)*, nous paroît plus que ſuffiſant pour accorder aux affections Lépreuſes un degré de contagion relatif à l'intenſité des autres cauſes & de leurs effets. M.rs de la Borde & Bajon *(t)* regardent le Mal Rouge comme très-contagieux.

La diſpoſition héréditaire a lieu des pères & mères aux enfans en bas âge, qui ſont en outre plus ſujets aux maladies de l'eſpèce

---

(q) *De morb. occult. lib. I, cap. 12.*

(r) Hiſtoire de l'Éléphantiaſis, *pages 94, 111, 112, &c.*

(s) *De contag. lepræ, §. XXXV.*

(ſ) *De morb. cut. pag. 380.*

(t) *Lib. cit. pag. 232.*

putride. L'infection ſe tranſmet d'un mari à une femme, & réciproquement; le même danger eſt remarquable entre les nourrices & les nourriſſons. Il ſuffit enfin que des malades & des perſonnes ſaines vivent en ſociété habituelle, pour que le virus ſe communique. La dénégation de ces faits, à raiſon de quelques exceptions irrécuſables, ne paroît pas à M. Schilling un argument plauſible. Il eſt des hommes qui réſiſtent au levain de la Gale, à la petite Vérole, à la Peſte, & qui peuvent vivre long-temps avec des Lépreux ſans contracter leurs maux *(u)*.

La ſuſceptibilité doit être en rapport direct de l'activité du miaſme & de la diſpoſition à le recevoir. Lorſque l'Éléphantiaſe régnoit aux îles de Férroé dans le ſiècle dernier, on pouvoit être infecté par le contact d'un Lépreux; ce fait, rapporté dans les Actes de Copenhague *(x)*, eſt avoué par M.

(u) Schilling, §. *XXXV, XXXVI, XXXVII, XXXVIII, XXXIX.*

(x) Act. Hafn. *vol. I, page 98.*

Raymond *(y)*, qui d'un autre côté n'a laiſſé échapper aucune occaſion de trouver en défaut, ſoit la diſpoſition héréditaire, ſoit l'intimité conjugale, ſoit le commerce de la ſociété. Tout ce que l'on peut accorder, d'après les obſervations les plus exactes, c'eſt que la contagion peut être très-long-temps ſans ſe déclarer, tant que la maladie ne fait pas de progrès marqués; mais à meſure qu'elle s'invétère & que les ſymptômes s'accroiſſent, la virulence ſe développe, & elle eſt à ſon comble lorſque les tumeurs Eléphantiaques ſont changées en Ulcères ſanieux, dont les émanations infectent les habits, les meubles, les logemens, & peuvent paſſer ainſi aux autres individus par toutes les voies du contact. Les malades étant arrivés à cet état, il n'y a jamais eu dans aucun temps de motif plus puiſſant que la crainte de la contagion, pour les rejeter du ſein de la ſociété : cette crainte a été commune à tous les peuples; les

---

(y) Hiſtoire de l'Éléphantiaſis, *page 25.*

Médecins l'ont autorisée (z), les Légiſlateurs y ont fait attention. Moyſe ordonne que les Lèpreux ſoient expulſés de l'enceinte des villes & des camps, & qu'ils ſoient ſeuls (a). Les Perſes reléguoient de même ces infortunés, & faiſoient promptement repaſſer la frontière à un étranger qui arrivoit chez eux attaqué de la Lèpre (b). On n'eſt venu à bout d'extirper cette maladie ſi répandue en Europe à la ſuite des Croiſades, qu'après avoir multiplié les Léproſeries ou Lazarets, pour y ſéqueſtrer les individus & arrêter la contagion (c). M. Schilling s'eſt aſſuré que les Noirs qui entretiennent la Lèpre d'Amérique, de quelque contrée de l'Afrique qu'ils viennent, ſont imbus de l'idée d'un mal contagieux ; &

(z) Comparez Aretée, Aëtius, Cœl. Aurel. Paul d'Agine, Proſper Alpin, Ambroiſe Paré, &c.

(a) *Voyez* Levitiq. *cap. XIII.* Deuteronome, *cap. XIV.*

(b) Hérodote.

(c) Matthieu Paris en comptoit de ſon temps, dix-neuf mille dans la Chrétienté. *Hiſt. d'Anglet.*

quoique ces peuples le négligent dans son origine, sitôt que les symptômes extérieurs s'accroissent, ils excluent de leurs assemblées les sujets malades & les renvoient dans les forêts, où ils sont assistés pendant quelque temps, pour être ensuite réduits à mourir de faim, lorsque les Ulcères sont apparens & que l'horreur qu'ils inspirent succède à la pitié *(d)*.

Nous concluons que l'on ne peut mettre trop de rigueur à ordonner la séparation des personnes malades & des personnes saines, & même la séparation des malades entr'eux; car nous pensons que la cohabitation peut nuire à leur traitement.

§. IV.

Influence de l'Air, des Eaux & des Alimens.

LA Guiane Françoise & la Guiane Hollandoise sont exposées à un même fléau, dont les ravages se font sentir également

(d) Schilling, *animad. in Ousselium, page 174.*

entre

entre les deux tropiques, dans diverses contrées du nouveau Continent, & qui n'ayant jamais cessé d'affliger l'ancien dans les mêmes rapprochemens de l'Équateur, paroît spécialement affecté aux climats brûlans & suit le tour du Monde. Mais selon les différens lieux où la Lèpre se manifeste, elle a offert dans tous les temps des variétés notables, soit à raison de certaines causes locales qui ont eu plus ou moins d'action & ont été la mesure d'accidens proportionnels, soit par la marche des symptômes qui ne se présentent pas toujours dans le même ordre, & dont quelques-uns sont plus ordinaires à un pays qu'à un autre, soit relativement aux maladies qui peuvent faire complication. Les bons Observateurs ont toujours tenu compte de ces différences, auxquelles le choix des remèdes est souvent annexé.

M. Lorry *(e)* a remarqué que les traces nouvellement connues de l'Éléphantiase & des maladies qui lui sont analogues, existent

(e) De morb. cut. page 380.

ſur-tout dans les lieux où domine cette conſtitution humide & chaude de l'air, ſi propre à intercepter & à putréfier l'humeur de la tranſpiration. Il n'eſt pas, ſelon lui, de cauſe plus favorable au développement de la plupart des maladies cutanées, que cet état de l'atmoſphère qui appartient aſſez uniformément aux mêmes latitudes, depuis les îles de la mer du Sud, juſqu'à l'Arabie & à l'Égypte, où la première origine de la Lèpre paroît avoir été connue dans les temps les plus reculés. Ce même état continue de ſuivre la Zone torride juſqu'aux îles Antilles, à Surinam, à Cayenne, & dans toute l'Amérique méridionale.

La conſtitution chaude & humide eſt déterminée par l'élévation du Soleil au-deſſus de l'horizon, jointe aux émanations d'un ſol marécageux, au voiſinage des anſes & des criques maritimes, à la multitude des grands végétaux, & à la direction de certains vents. Telle eſt la température & les cauſes locales annexées au climat de Cayenne,

dont M. Bajon nous a donné une Topographie médicale très-détaillée *(f)*.

Des deux ſaiſons que l'on diſtingue dans cette contrée, l'été & l'hiver, la première dure environ trois mois, depuis Juillet juſqu'en Novembre ; elle eſt preſque toujours ſans pluie, & donne lieu à des ſéchereſſes qui font périr la plus grande partie des plantes. La chaleur eſt tempérée dans le jour par des vents de briſe, qui, ayant paſſé ſur une vaſte étendue de mer, apportent une fraîcheur conſidérable. Les nuits ſont au contraire auſſi fraîches que le milieu du jour eſt ardent : à quelque diſtance de la mer, dans l'intérieur des terres, on eſt ſouvent forcé de ſe chauffer le matin.

L'hiver qui eſt la ſaiſon la plus longue, commence vers le mois de Novembre & finit vers celui de Juin ou de Juillet : c'eſt auſſi la ſaiſon pluvieuſe, ſur-tout en Janvier, Février, Avril & Mai. Les vents ſoufflent du Nord & du Nord-eſt ; mais ils ne ſont

---

(f) Tome I, page 1 & ſuiv.

pas réglés comme les vents de brise, ils ne viennent que par secousses & souvent il n'en fait point du tout; de sorte que la constitution humide & chaude domine plus opiniâtrément, affecte des corps déjà mal disposés par la saison sèche, & altère les plantes dont la végétation est foible & tendre *(g)*.

Ces notions sur le climat de Cayenne, suffisent pour prouver qu'il ne s'y opère point un renouvellement salutaire de saison: on y souffre alternativement les extrêmes, soit de la chaleur & de la sécheresse, soit du froid & de l'humidité. M. Schilling n'a point fait d'observation différente à Surinam *(h)*, & il est d'accord avec M. Bajon sur la mauvaise nourriture de la

---

(g) M. Dazille, Correspondant de la Société Royale de Médecine, assure que les vents de terre soufflent à peine quatre jours de l'année à Cayenne, & que les maladies y règnent sur-tout, pendant la sécheresse, par la corruption des eaux marécageuses. (*Observ. sur les Maladies des Nègres*; Paris, Didot, 1776, *pages 9 & 10.*

(h) Lib. cit. §. *XIII & XIV.*

plupart des Nègres *(i)*. Ils ſont un grand uſage de chair corrompue & de poiſſons à demi-pourris, qu'ils achettent à vil prix; ceux qui vendent ces alimens mal conſervés, ont coutume de les expoſer à l'air libre pour en diminuer la fétidité; mais il s'y attache quantité d'inſectes qui y dépoſent leurs œufs & leurs excrémens. Les Noirs n'ont point d'averſion pour la chair des animaux morts de maladie, ou même de l'atteinte des bêtes venimeuſes: ſi l'on n'y prend garde, ils les déterrent & les mangent *(k)*: ils ne ſont pas plus ſcrupuleux pour choiſir l'eau qui doit leur ſervir de boiſſon; ils uſent indifféremment de celle qui eſt chargée des particules mal-faiſantes de toutes les ſubſtances végétales & animales qui y pourriſſent *(l)*.

Il eſt à remarquer que le défaut de bons alimens, la mal-propreté des habitations malſaines, & l'indigence, font naître les

---

(i) *Voyez* ci-deſſus §. *III*, de la contagion.
(k) Schilling, §. *XIII.*
(l) *Ibid.* §. *XIV.*

Affections Lépreuſes dans des régions fort différentes de celles dont nous avons parlé juſqu'à préſent. Les Éléphantiaques devenus très-rares au midi de l'Europe, ſont en très-grand nombre dans le Nord maritime *(m)*, en Suède, en Norvége & en Iſlande. Les dernières obſervations publiées à ce ſujet, ſont celles de M. de Troil & de M. le Chevalier Bœck, notre Aſſocié-étranger à Stockolm *(n)*; nous en avons déjà fait uſage dans nos Recherches ſur l'état actuel de la Lèpre en Europe.

Cette maladie affecte particulièrement les Pêcheurs de ces contrées; ils ſont expoſés nuit & jour au froid & à l'humidité : leur nourriture ne conſiſte le plus ſouvent qu'en poiſſon gâté & corrompu, en foies & œufs de poiſſons, en graiſſes & huile de baleine & de veau-marin, avec du lait caillé; leurs habits ſont toujours trempés & gelés; ils croupiſſent dans la miſère. Nous avons

(m) Raymond, *page 24.*

(n) Lettres ſur l'Iſlande; *Paris, 1781, pag. 273 & 279.*

rapproché cette relation de M. Bœck *(o)* d'un fait vérifié par M. Peterſen *(p)*, concernant l'Éléphantiaſe des îles de Ferroé, qui, entretenue depuis long-temps par des cauſes ſemblables, a diſparue en moins d'un demi-ſiècle, lorſque les Inſulaires ont preſque abandonné la Pêche, pour s'adonner à l'Agriculture, & ſe procurer de meilleurs alimens.

Dans l'Amérique ſeptentrionale, où M. Schilling a recherché les traces de la Lèpre, il n'a point trouvé ces mêmes cauſes qui peuvent la développer indépendamment de l'influence du climat, & qui, au rapport de Proſper Alpin *(q)* avoient beaucoup d'action parmi les Égyptiens. Outre que les Nègres de cette partie du nouveau Continent y reſpirent un air plus ſain, ils ſont nourris comme leurs Maîtres. Les proviſions de tout genre abondent;

(o) Ibid. page 285.

(p) Traité du Scorbut Iſlandois.

(q) De medecinâ Egypt. lib. I, cap. 12.

les viandes d'animaux choifis & tués nouvellement fe débitent à un prix modéré ; la température du pays excite moins à la débauche & à l'incontinence ; il y a moins de cohabitation des Blancs avec les Noirs ; les loix civiles & religieufes font mieux obfervées à cet égard : enfin, l'emploi des Efclaves eft moins confidérable ; les terres exploitées par des beftiaux exigent moins de bras. Il réfulte de toutes ces circonftances que la Lèpre fe voit rarement dans le nord de l'Amérique *(r)*.

Il importe donc aux Gouvernemens, d'améliorer la fubfiftance des Colonies, & de contre-balancer par ce moyen les mauvais effets d'une conftitution telle que celle qui domine à Cayenne. Il feroit convenable de joindre aux précautions que nous avons indiquées contre la contagion, des règlemens fur le régime de vivre des manouvriers, en même-temps que l'on tâcheroit d'affurer de plus en plus la falubrité du fol

(r) Schilling, §. *XXXVII.*

par des défrichemens, des desséchemens, des écoulemens d'eau, & un choix de culture où la santé des hommes pût être conciliée avec les intérêts du Commerce.

§. V.

Pronostic du Mal Rouge; ses complications. Analogie de la Lèpre avec les Virus Pianique, Vénérien & Scorbutique.

Le pronostic de la Lèpre a suivi dans tous les temps l'ancienneté du mal & la mesure des symptômes. Hippocrate paroît n'avoir vu que des Lèpres bénignes, la maladie n'ayant fait de progrès que dans des temps postérieurs à celui où ce grand homme a vécu, & dans des contrées moins salubres que celles qu'il habitoit; il la croyoit plus facile à guérir chez les jeunes gens, lorsqu'elle est récente & qu'elle attaque des corps mous & chargés d'embonpoint; il ne la met point au nombre des

maladies mortelles (*ſ*). Celſe, qui a décrit cette maladie, quoique de ſon temps elle fût preſque inconnue en Italie, annonce qu'une fièvre lente termine la vie des malades, lorſque le mal eſt ancien & que les doigts des pieds & des mains ſont perdus ſous le volume des tumeurs (*t*).

Arétée recommande le régime, les médicamens, le fer & le feu, dès la première apparition du mal, & il déſeſpère de la guériſon, lorſqu'il eſt parvenu à ſon état, & que la difformité de la face eſt l'indice de la corruption des viſcères (*u*). Aëtius eſt perſuadé que la première origine des accidens eſt inconnue, & que les ſignes extérieurs prouvent une maladie achevée (*x*).

Tous les Anciens conviennent que la progreſſion des ſymptômes, & ſur-tout l'ulcération des tumeurs, eſt du plus fâcheux

---

(*ſ*) *Hippoc. prædic. lib. II, ſec.* 2 — 325. *De Morbis, lib. I, ſect.* 1.

(*t*) Celſ. *cap.* XXV.

(*u*) *Lib. II, cap.* XIII, *de Cur. Elephant.*

(*x*) *De cogn. & Cur. Morb. lib.* CXX.

augure, & laiſſe peu d'eſpoir pour le traitement. Les Obſervateurs modernes ont adhéré à ce prognoſtic.

M. Schilling a vu, dans l'eſpace d'un an, la Lèpre ſe porter de la plus légère apparence au plus haut degré. Il a vu de même ce vice invétéré, qui menaçoit d'abréger les jours, s'adoucir par le changement de régime, & laiſſer une exiſtence aſſez longue & ſupportable. La mort eſt le partage des enfans qui naiſſent de parens Lépreux, ſi dès les premières années on n'a ſoin de les retirer du lieu où ils ſont nés. Confiés à des Nourrices choiſies, transférés dans un autre pays plus froid & plus ſain, ils reſtent ſouvent exempts de la maladie, quoiqu'ils en aient le germe, lequel vient à ſe développer, lorſqu'au bout de quelques années on tente de les ramener à Surinam; de ſorte que ce germe ſemble avoir trouvé, dans le lieu natal, la terre propre à le féconder *(y)*.

M. Bajon regarde le Mal Rouge comme

(y) Schilling, *page 38*, §. *42*.

un des plus terribles dont l'humanité puiſſe être affligée, ſans qu'il ſoit un des plus dangéreux pour la vie. L'obſervation journalière lui a démontré que ceux qui en ſont attaqués, vieilliſſent ſous le poids des infirmités : « Il ſemble, ajoute-t-il, que » la maladie ſe borne à faire traîner des » jours languiſſans & infortunés; cependant » elle eſt d'autant plus fatale, qu'elle ſe » déclare chez des ſujets plus jeunes, & que » la marche de ſes ſymptômes eſt rapide. » Le grand nombre d'ulcères & de caries » qui ont coutume de l'accompagner & » d'attaquer ſouvent des parties eſſentielles » à la vie, font périr le malade dans l'état » le plus déplorable ; mais ſi au contraire » elle ne ſe déclare que dans un âge un peu » avancé, ſi les ſymptômes ne paroiſſent » que par gradation, le malade vit ordi- » nairement long-temps, & cette maladie » ne l'empêche point de bien manger & de bien dormir *(z)*. »

(z) Mém. ſur Cayenne, *tome I, page 239.*

Les complications de la Lèpre avec d'autres maladies, influent ſans doute ſur ſon pronoſtic. La petite Vérole parcourt ſes temps auſſi régulièrement chez un Lépreux, que s'il n'y avoit point de maladie primitive, & elle ne préſente d'évènement notable, que dans le cas d'une Lèpre avancée. Si la petite Vérole eſt confluente, ou qu'il ſurvienne une diarrhée, les malades périſſent infailliblement. M. Schilling a vu la Lèpre tellement aigrie par la complication d'une petite Vérole confluente, que les doigts ſe ſéparoient de leurs jointures ſans difficulté & ſans douleur, quoique les membres ne fuſſent que médiocrement attaqués avant la maladie ſecondaire. D'autres fois, à la ſuite de celle-ci, il a vu des maſſes énormes de chair promptement putréfiées ſe détacher du corps, de ſorte que les malheureux mouroient en tombant par lambeaux. Enfin quelques-uns guéris de la petite Vérole ſont pris d'une dartre univerſelle, qui paroiſſant céder aux remèdes ne tarde pas à renaître, & qui traitée pluſieurs fois revient toujours avec

plus de fureur, & se termine par une Dyssenterie mortelle *(a)*.

Il n'y a rien de plus fréquent que la réunion du vice Éléphantiaque & du vice Vénérien. Le premier, soit dans son principe, soit dans ses progrès, dispose tellement à l'incontinence, que la désignation qui lui a été donnée par les Grecs, sous le nom de *Satyriasis*, tient autant aux inclinations lascives des malades, qu'à cette monstruosité de la figure & à cette odeur de bouc qui les ont fait comparer aux Satyres. Les deux virus se rencontrent chez des individus qui pouvant n'être atteints que de l'un ou de l'autre, les contractent tous les deux par un commerce impur *(b)*.

Les principaux effets de cette complication sont des chancres rébelles aux parties naturelles. M. Schilling a essayé d'y appliquer le mercure sous différentes formes & avec le

---

(a) Schilling, Diss. §. 43.

(b) Ibid. §. 44.

plus grand ménagement ; il n'en a vu que de fâcheux réſultats. Ce remède détermine le plus ſouvent un flux dyſſentérique des plus fétides. Reconnu au moins inſuffiſant dans le traitement de la Lèpre ſeule, comme nous le prouverons par la ſuite, il eſt conſtamment nuiſible pour la complication vénérienne, & cependant il devient utile contre la Galle, la Dartre, la Zone ignée, & d'autres maladies cutanées qui ſe joignent à la Lèpre.

M. Bajon a fixé ſon attention ſur l'analogie de pluſieurs ſymptômes du Mal Rouge avec ceux des Pians & de la Vérole. Il préſume que ces trois maladies pourroient procéder d'un même vice différemment modifié *(c)*. Nous penſons qu'il eſt plus conforme à l'obſervation pratique d'admettre une différence eſſentielle entre chaque virus, quelle que ſoit leur commune origine, puiſqu'ils ont chacun un caractère propre, & que les mêmes remèdes ne peuvent point leur être

---

(c) Lib. cit. pag. 235.

appliqués uniformément. Il eſt vrai que les Pians & la Vérole admettent quelque ſimilitude dans le traitement ; mais M. Bajon convient que la vertu du mercure pour ces deux maladies, eſt d'autant plus grande dans les Pians, qu'ils paroiſſent approcher de l'état du vice Vénérien & d'autant moindre, qu'ils approchent de l'état Lépreux ou du Mal Rouge *(d)*. Il faut donc admettre dans ce dernier une nature particulière, & craindre que lorſqu'il eſt mélangé d'autres levains, il ne réſiſte davantage à tous les remèdes.

On ſeroit mieux fondé à reconnoître une ſorte de reſſemblance entre l'Éléphantiaſe & le Scorbut, qui ſont quelquefois compliqués l'un de l'autre ſur-tout dans les pays ſeptentrionaux *(e)*, & qui ont des cauſes communes, l'humidité ſaline de l'atmoſphère, les habitations voiſines de la mer, des lacs, des marécages, les mauvais alimens que nous avons indiqués ci-devant *(f)*, & les affections

(d) *Lib. cit. pag. 336.*

(e) Raymond, *pag. 119.*

(f) §. *IV, pages 34 & 37.*

triſtes

triſtes de l'ame *(g)*. Ces deux maladies ont auſſi quelques rapports entr'elles, dans la progreſſion des ſymptômes cutanés à meſure que les parties internes ſe corrompent, ſi ce n'eſt que dans le Scorbut les taches ne deviennent jamais croûteuſes. Enfin leur traitement offre la même excluſion du mercure, & une grande conformité dans le choix des autres médicamens.

Cocchi *(h)* ſoupçonnoit que la Lèpre pouvoit ainſi ſe rapporter au Scorbut, & qu'elle étoit ordinaire en Égypte par la diſette fréquente des alimens végétaux. Il obſerve que quelques Lépreux relégués dans des lieux déſerts ſont revenus bien guéris, non pas pour avoir mangé des vipères, mais pour avoir été réduits à brouter l'herbe, & à ne trouver qu'une nourriture végétale.

Quels que ſoient cependant ces divers rapprochemens des levains Pianique, Vérolique, Éléphantiaque & Scorbutique, aux-

---

(g) *Sanctorius Statica*, §. 3, 7.
(h) *Del Vitto Pitagor.* pag. 58.

quels on pourroit encore comparer le levain Dartreux, nous pensons que l'on doit s'y arrêter pour constater les complications, l'analogie de certaines parties de traitement, & la curabilité de chaque maladie, sans jamais confondre leurs genres.

§. V I.

Curation du Mal Rouge.

M. BAJON ne dit rien du traitement du Mal Rouge. Les habitans qui ont des Nègres Lépreux les envoient dans des cases séparées, où ils sont réputés incurables. Les Blancs attaqués du même mal se donnent bien de garde d'en parler, tant qu'ils peuvent le dérober aux regards; mais lorsqu'il paroît au visage & aux mains, ils préfèrent de recourir aux Nègres, qui prétendent avoir la connoissance de quelques plantes spécifiques, dont M. Bajon n'a vu aucun succès, non plus que des traitemens locaux usités pour faire seulement disparoître la difformité de la peau *(i)*. Il croit

(i) Lib. cit. pag. 241.

que la maladie tend à se répandre parmi les Nègres qui ont toujours quelque communication avec les malades séquestrés, & il desire, à cet égard, une police plus exacte *(k)*, de laquelle il semble que l'on s'est occupé depuis qu'il a publié son Ouvrage.

M. de la Borde nous apprend que l'on a désigné, il y a sept ans, une petite île dans le voisinage de Cayenne, pour y reléguer tous les Lépreux de la Colonie : il propose cet établissement comme un modèle à suivre, en ce qu'il est abondamment pourvu de tout ce qui concerne les besoins & le soulagement des malades *(l)*; mais il ne donne aucun renseignement sur les moyens curatifs que l'on peut y mettre en pratique. Il nous seroit difficile de rien spécifier sur cet objet, sans avoir de nouvelles instructions à lui demander, si nous n'avions trouvé dans l'Ouvrage de M. Schilling, des particularités relatives aux mêmes Contrées, &

(k) Lib. cit. p. 237.

(l) Mémoire de M. de la Borde, *page 2.*

qui ſont également applicables à la maladie de Cayenne & à celle de Surinam.

Pour tracer avec ordre toutes les parties d'un traitement qui doit être fort long, nous les diſtribuerons en pluſieurs articles. Nous commencerons par quelques moyens diététiques, qui ſont la baſe eſſentielle de la curation ; nous paſſerons enſuite à l'expoſition des remèdes généraux & particuliers, internes & externes : nous nous arrêterons au traitement de quelques complications, & nous finirons par l'examen de quelques méthodes empiriques.

ARTICLE PREMIER.

Précautions Diététiques.

DÈS que les premiers ſymptômes du Mal Rouge ſe préſenteront, les malades ſeront placés dans un endroit éloigné des autres habitations. Il convient de les exhorter à une longue patience, de les prévenir de la difficulté de leur traitement, & de l'exactitude ſcrupuleuſe qu'ils doivent y apporter,

la moindre négligence pouvant faire échouer toute eſpérance de guériſon.

Conformément à l'indication de pouſſer vers l'organe de la peau, le régime doit être humectant & diaphorétique ; il faut ſubſtituer aux chairs d'animaux & de poiſſons, qui ont pu diſpoſer à la maladie, l'uſage du pain, des légumes & des bouillons faits avec les viandes les plus ſaines : les écreviſſes, la vipère, la couleuvre, ou les ſerpens analogues qui ſont propres au ſol de la Guiane, & la tortue, ſerviront à cet effet de préférence à toute autre ſubſtance animale. La chair de tortue nous paroît poſſéder éminemment les propriétés deſirées, & une vertu tempérante & analeptique, qui autoriſe à en uſer conſtamment dans le cours du traitement *(m)*. L'un de nous, M. Deſperrieres, en a reconnu les bons effets, lors de ſa réſidence en Amérique,

---

(m) Cardan cite un cas de Lèpre diſſipée par l'uſage de la chair de tortue, continuée pendant ſix mois. *Voyez* Raymond, *page 115*.

& nous a aſſuré que l'on pouvoit s'en procurer facilement à Cayenne.

Le beurre, le fromage & les différens laitages ne ſeront employés qu'avec réſerve. La privation du lait doit être abſolue dans les premiers temps, ſi le ventre eſt obſtrué; par la ſuite, on peut permettre cet aliment lorſque les organes de la digeſtion ſeront rendus à leur état naturel (*n*). Arétée recommandoit la diète lactée, avec la ſeule précaution d'ajouter au lait une cinquième partie d'eau commune (*o*). Nous penſons qu'il vaut mieux le couper à volonté avec les décoctions d'orge & de gruau, &c. & les infuſions théiformes de lierre-terreſtre, de véronique, &c. qui ſont d'ailleurs des boiſſons appropriées au début de la curation, & dont M. Schilling preſcrit juſqu'à quatre pintes par jour (*p*), dans l'intention de pénétrer, de délayer intimement

---

(*n*) Schilling, §. *XLIX.*

(*o*) *Cur. Eleph. cap. XIII.*

(*p*) *Lib. cit.* §. *LIII.*

la maſſe des humeurs, & de les amener à évacuation.

Les malades doivent s'abſtenir de toutes liqueurs fortement ſpiritueuſes; elles donnent lieu à des fièvres ardentes qui retardent leur traitement *(q)*; mais un vin vieux de bonne qualité, peut leur être donné modérément pour ſoutenir les forces, & convient ſurtout à ceux qui en ont l'habitude. M. Raymond a remarqué que la culture des vignes & l'amélioration des vins ont contribué à combattre beaucoup de maladies, ſpécialement la Lèpre dans le Midi de la France *(r)*. Huxham a fait la même obſervation pour l'Angleterre, depuis que l'uſage du cidre y eſt devenu général *(ſ)*.

Les fruits fondans doivent être diſpenſés avec ſobriété; il y a du danger à permettre ceux qui ont le plus d'acidité. M. Bajon ſe plaint de l'abus que commettent à cet

---

(q) Schilling, §. *LV.*

(r) Hiſtoire de l'Éléphantiaſis, *page 131.*

(ſ) De morb. col. Dammon.

égard les Européens nouvellement arrivés à Cayenne ; leur eſtomac en eſt promptement affoibli, & ils ſont plus diſpoſés à contracter les maladies du climat *(t)*. Les acides produiſent chez les Lépreux des fièvres intermittentes tierces ou quarres ; quelquefois des fièvres lentes très-difficiles à guérir *(u)*.

L'exercice du corps eſt d'une très-grande utilité ; plus les malades ſont enclins à l'inaction & à la langueur, plus il importe de les exciter à ſe mouvoir : les Anciens ont inſiſté ſur ce précepte. Celſe recommande principalement de courir *(x)* ; ce que nous ne croyons pas praticable, lorſque l'Éléphantiaſe eſt porté à un certain degré ſur les extrémités inférieures ; mais il ſuffit que les perſonnes libres, ainſi que les eſclaves, s'agitent & travaillent le plus qu'ils pourront. Par-là, elles obtiendront plus de liberté dans les excrétions de la peau, &

(t) *Lib. cit. p. 17.*
(u) Schilling, §. *LV.*
(x) Celſ. *cap. XXV.*

elles éviteront que la ſynovie des articulations, imprégnée du virus, ne ſe coagule entièrement *(y)*.

A meſure que la progreſſion des remèdes doit opérer des ſueurs critiques, les malades ſe garantiront ſoigneuſement des impreſſions de l'humidité, du froid & du vent, qui ſont partie des cauſes éloignées de la maladie, comme la mauvaiſe nourriture, & qui ſurprennent plus dangereuſement dans les pays chauds que dans des climats plus tempérés. Par conſéquent les Nègres n'iront au travail qu'une heure après le ſoleil levé, & rentreront à l'habitation demi-heure avant ſon coucher. L'humeur répercutée détermine, ſoit le tétanos, ſoit la diarrhée, ſoit des mouvemens convulſifs & épileptiques, ſi celle-ci a été ſupprimée par des aſtringens *(z)*. Tous ces accidens diſparoiſſent en rappelant les ſueurs. Les malades tenus au lit, font uſage de quelques préparations

---

(y) Schilling, §. *LII.*

(z) Idem. §. *LVI & LVII.*

d'opium, & d'une ſimple boiſſon diaphorétique; ils ſont bientôt en état de reprendre la marche du traitement dont nous allons tracer la méthode.

ARTICLE DEUXIÈME.

Traitement général.

LES Anciens débutoient généralement dans l'Éléphantiaſe, par tirer du ſang aux malades & les faire vomir avec l'ellébore. La ſaignée peut convenir à ceux qui ſont pléthoriques; ſans cela, elle n'a aucune propriété pour changer l'état des humeurs. La fréquence des vomiſſemens & des purgations, de quelque manière qu'on les obtienne, ne produit que des ſecouſſes inutiles & même nuiſibles, juſqu'à ce que toute la maſſe des fluides ait été ſuffiſamment altérée *(a)*.

Le traitement peut donc être commencé par de doux dépuratifs tirés des plantes du

---

(a) Lorry, *de morb. cut. pag. 387.*

pays, analogues à nos chicoracées & à nos crucifères, mélangées dans une proportion convenable *(b)*; leurs sucs épurés nous paroissent préférables à toutes les autres préparations. Ils suppléeront avec moins de fatigue à la quantité excessive de lavage prescrite par M. Schilling, & ils se concilieront avec une juste mesure des alimens & des boissons que nous avons ci-dessus proposés. On tiendra le ventre libre à l'aide de lavemens émolliens. Chez ceux dont la constipation seroit opiniâtre, un bol de savon & de rhubarbe pris tous les matins aura plus d'action *(c)*. On peut encore ajouter quelques sels neutres aux sucs d'herbes, dont l'usage long-temps continué, exige d'ailleurs des purgatifs doux, répétés de temps en temps.

Les bains tièdes concourront à rétablir

(b) La Médecine ancienne prescrivoit beaucoup de plantes, qui depuis ont été dites *antiscorbutiques. Voyez* Arétée, *liv. II, chap.* XIII. Lorry, *de morb. cut. pag. 384.* Raymond, *pag. 99.*

(c) Schilling, §. *L.*

les fonctions de la peau ; mais ils demandent de la prudence. Si la maladie a jeté de profondes racines, & qu'elle soit parvenue à un haut degré, alors les malades supportent les bains très-difficilement ; ils y éprouvent des anxiétés & des palpitations, quelquefois des spasmes & des convulsions ; ils y tombent même en défaillance : il s'agit, pour les accoutumer peu-à-peu, de commencer chaque semaine par deux bains de dix ou quinze minutes chacun ; ils s'y habituent ainsi, au point de pouvoir se baigner deux fois le jour ; ce qu'il faut continuer très-long-temps, avec la précaution, en sortant de l'eau, de se mettre au lit le temps suffisant pour se procurer de la moiteur. *(d)*.

Les bains médicamenteux sont préférables à l'eau simple, & on les compose de différentes manières. On emploie d'abord les décoctions de graines farineuses, de plantes émollientes & un peu aromatiques, &c. Lorsque ces préparations ont été suivies

---

(d) Schilling, §. *LI*.

pendant environ ſix ſemaines, ou deux mois, on paſſe à des bains plus actifs. Arétée recommandoit de mêler à l'eau le ſavon que l'on fabriquoit de ſon temps dans les Gaules. Il connoiſſoit les eaux Thermales ſulfureuſes, & il en conſeilloit auſſi l'uſage. Selon lui, les Éléphantiaques doivent vivre très-long-temps dans l'eau *(e)*, ſe livrer à la navigation & changer de climat. Par-tout on peut faire artificiellement des bains ſavonneux ou ſulfureux. A Cayenne & dans les autres Colonies d'Amérique, on eſt à portée de ſe procurer l'eau de mer qui nous paroît réunir toutes les qualités propres aux bains domeſtiques dont il eſt queſtion *(f)*.

(e) Liv. II, chap. XIII.

(f) M. Thion de la Chaume, premier Médecin de l'armée Françoiſe à Gibraltar, doit inceſſamment publier un Recueil de ſes obſervations ſur des maladies de peau traitées avec l'eau de mer, à l'intérieur, édulcorée avec le miel; à l'extérieur, ſeule en bains & en lotions, ou épaiſſie avec le ſuc mucilagineux des véſicules de la plante appelée *Quercus marina*, pour être employée en frictions de même que l'Algue-marine.

Il eſt vraiſemblable que Celſe a connu l'inconvénient des bains dans l'Éléphantiaſe, & non les moyens d'y remédier, puiſqu'il avertit d'en uſer rarement ; mais il paroît faire cas des étuves ſoutenues de frictions & de l'exercice *(g)*. M. Lorry a pareillement préſumé l'utilité des bains de vapeurs dans les circonſtances préſentes *(h)*. On ſait que tous les monumens des Anciens, propres à les adminiſtrer, ne ſont pas comparables aux bains Ruſſes, dont M. Sanchez a publié les plans de conſtruction *(i)*. La facilité de graduer la chaleur & de renouveler l'air ſtagnant, ſans riſquer un refroidiſſement nuiſible, rend ces ſortes de bains très-importans au ſervice des malades des Hôpitaux, & particulièrement d'un lieu deſtiné au traitement des Lépreux. Nous ne pouvons point douter qu'ils n'euſſent bien moins de peine à s'y habituer, & qu'ils n'en

---

(g) Celſ. *cap. XXV.*

(h) *De morbis cutaneis,* page 388.

(i) Mémoires de la Société Royale de Médecine, *tome III.*

tiraſſent de grands avantages. Il eſt vrai que les chaleurs exceſſives de Cayenne, ſemblent exclure la néceſſité d'un ſemblable établiſſement, & offrir des moyens naturels de provoquer les excrétions de la peau; mais, dans le Mal Rouge, la diſpoſition de cet organe eſt tellement changée, qu'il n'y a rien à négliger pour la rendre meilleure, & on ne doit attendre de la température du pays que des effets variables, plus ſouvent dangereux qu'utiles *(k)*.

Lorſque les remèdes détaillés juſqu'ici auront été ſcrupuleuſement exécutés, pendant deux ou trois mois, on peut eſpérer que le cours des émonctoires principaux ſera plus libre, & que la dépuration du virus ſe prépare. M. Schilling augure bien des urines qui manifeſtent, à cette époque, un ſédiment abondant de couleur rouge & quelquefois noirâtre *(l)*. Il conſeille de paſſer alors à des boiſſons plus actives qui marquent le ſecond temps du traitement.

(k) *Voyez* ci-deſſus, *page 36.*

(l) Schilling, §. *LIII.*

Il indique les décoctions de quantité de racines & de bois alexipharmarques & sudorifiques, en insistant toujours pour en faire boire copieusement & long-temps *(m)*. Nous pensons qu'il suffit de choisir la décoction forte de Salsepareille, à laquelle on ajoute graduellement la teinture antimoniale d'Huxham, depuis douze gouttes jusqu'à quarante-huit, & d'en prescrire par vingt-quatre heures une ou deux pintes. Les malades peuvent supporter cette dose de boisson pendant plusieurs mois sans aucune incommodité, & recueillir ainsi avec le temps tous les bons effets que la Salsepareille est capable de produire. La teinture antimoniale ajoute beaucoup à sa propriété diaphorétique. Les Médecins Anglois la recommandent contre les écoulemens ulcéreux de la peau. Brisbane a obtenu par ce seul médicament la guérison d'une Lèpre invétérée *(n[1])*. M. Bœck a vu de même une

---

(m) Schilling, §. *LIV.*

(n[1]) Obs. and. inquir. by a Soc. of Phys. tom. I.

fille

fille de Sudermanie, guérie par un long uſage de cette teinture, avec une tiſane de plantes antiſcorbutiques *(n²)*.

Ces remèdes n'empêcheront point que l'on ne revienne par intervalle aux ſucs épurés, qui peuvent être remplacés par des extraits amers auxquels on ajoute quelque purgatif & des ſels neutres, ſi le ventre a beſoin d'être relâché. Mais il faut uſer de ces acceſſoires à très-petite doſe & rarement, de crainte de tomber dans l'excès contraire, de déterminer trop de liberté du ventre, & de porter ſur les voies urinaires, qui s'irritent facilement chez des ſujets diſpoſés au Satyriaſis *(o)*. Ce dernier accident oblige quelquefois à preſcrire le nitre, le camphre, les émulſions, & toujours à ſe garantir des diurétiques échauffans. Ainſi nous ne penſons pas que, dans la vue de pouſſer vers les urines la matière morbifique, on puiſſe adopter la teinture de Cantharides de

(n²) Lettres ſur l'Iſlande, *page 293.*

(o) Schilling, §. *LVIII.*

Mead *(p)*, ni même les demi-bains froids *(q)*, à moins qu'ils ne ſoient adminiſtrés vers le temps de la guériſon.

ARTICLE TROISIÈME.

Traitement local.

LE traitement local, ſecondé par un long uſage des bains médicamenteux, conſiſte, 1.° à panſer méthodiquement les ulcères putrides & gangréneux qui ravagent les articulations, ou d'autres points de la peau ; 2.° à faire diſparoître les tubercules & les autres difformités de la ſurface du corps ; 3.° à fortifier le nouveau tégument qui doit remplacer ces difformités.

Les teintures de myrrhe, d'aloès & de ſuccin, appliquées deux fois le jour avec de la charpie, conviennent pour arrêter la corruption, & défendre les plaies des injures de l'air. Il eſt utile de joindre à chaque panſement des fomentations antiſeptiques,

---

(p) *Med. Sacra, cap. II.*
(q) *De morb. cutan. page 388.*

avec les décoctions de quinquina & de plantes aromatiques du pays. Si la diſpoſition gangréneuſe eſt le ſymptôme le plus notable & le plus opiniâtre, nous penſons que le quinquina doit être, pendant quelque temps, la partie eſſentielle des remèdes intérieurs, & nous nous appuyons ſur l'obſervation de M. Héberden, l'un de nos Aſſociés étrangers à Londres, qui a guéri, dans l'île de Madère, l'Éléphantiaſe à ſon dernier période, en ſe ſervant principalement d'un électuaire de quinquina & de ſaſſafras *(r)*.

Tous les corps gras & huileux doivent être proſcrits du panſement de ces ulcères, & ſur-tout les onguens mercuriels *(ſ)*. Jamais la peau d'un Éléphantiaque ne ſupporte impunément le mercure, ſous aucune forme, tant que le virus réſide à l'intérieur du corps. Il eſt donc à craindre que les fumigations mercurielles propoſées par M.

(r) Lettres ſur l'Iſlande, *pag. 294.* Tranſ. Phil. *tome I.*

(ſ) Schilling, §. *LIX.*

Lorry, n'aient aucun ſuccès *(t)* : l'uſage interne du mercure produit des ſpaſmes, des irritations, & quelquefois des ſuper-purgations funeſtes *(u)*. Les expériences de M. Schilling à ce ſujet, nous paroiſſent concluantes, & confirment le témoignage de nombre de Praticiens, parmi leſquels nous diſtinguerons Aſtruc, Huxam & M. Raymond *(x)*, qui conviennent que l'uſage le plus modéré de ce minéral, aigrit les accidens de la Lèpre.

C'eſt dans le cours des médicamens dépuratoires, & lorſque la maſſe des humeurs eſt ſuffiſamment altérée & corrigée, que l'on peut eſpérer, par des topiques réunis aux bains, de réſoudre les tubercules, & de rendre la peau à ſon état naturel. On emploie pour cela les onguens d'Aunée, d'Althœa, de Styrax & autres de moyenne

---

(t) Lib. cit. pag. 388.

(u) Schilling, §. *L.*

(x) Aſtruc, *de Morb. Ven. lib. I, cap. VII.* Huxham, *Phil. Tranſ.* 1741. Raymond, *Lib. cit.* pag. 115.

activité : on passe ensuite à des dissolutions salines, comme plus détersives ; par exemple, on use d'un mélange de huit onces d'eau-de-vie, d'une once de lessive de tartre, & de deux onces de sel ammoniac, employé par M. Héberden *(y)*. Les effets s'obtiennent ordinairement avec lenteur, & se font attendre jusque vers le sixième, ou le septième mois du traitement le plus rigoureux : les croûtes & les callosités s'amollissent peu-à-peu, se séparent & tombent spontanément ; tout le pannicule adipeux se détache dans quelques endroits, & laisse les muscles à découvert *(z)*.

Cet escarre est sur-tout remarquable aux pieds, qui se dépouillent de telle sorte que les malades semblent avoir quitté leurs chaussures : lorsque les parties se sont ainsi débarrassées d'un cuir difforme, il paroît une peau nouvelle & si tendre, qu'elle surpasse la délicatesse de celle d'un enfant

---

(y) Letires sur l'Islande, *page 294.* Trans. Phil. *tome I.*

(z) Schilling. § *LX.*

qui vient au monde ; il en résulte une grande gêne dans les mouvemens, car le sentiment est si vif, que le moindre frottement excite de la douleur ; & quoique les malades observent alors le plus grand repos, ils éprouvent pendant les premiers jours de ce renouvellement de peau, une démangeaison qui par elle-même n'est pas très-incommode, pourvu qu'il n'y survienne aucune irritation du dehors *(a)*.

Telles sont les premières apparences de la guérison de l'Éléphantiase ; mais elles se réduisent à une cure fort avancée sans être achevée *(b)* ; il faut encore suivre long-temps le même régime & les mêmes remèdes. Les malades s'ennuient de tenir une conduite aussi austère ; aussitôt qu'ils voient leur peau réparée, ils se négligent & veulent secouer le joug ; cependant, si la curation est interrompue prématurément, il est possible que la maladie repullule à

(a) Schilling, §. *LX.*

(b) Ibid. §. *LXI.*

différens intervalles. Les Adminiſtrations bien policées ont le plus grand intérêt à ordonner que le traitement dure une année & plus, ſi les Médecins le jugent néceſſaire : en outre, les ſujets ne doivent en ſortir qu'avec l'injonction de s'aſtreindre toute leur vie aux règles diététiques les plus ſcrupuleuſes.

Lorſque les malades, qui tranſpiroient ſi peu, ont quitté leur vieille peau, ils ſont ſujets à des ſueurs ſurabondantes. Déjà fort affoiblis par la maladie & par les remèdes, ils le ſont encore davantage à raiſon de cette nouvelle déperdition : alors les bains chauds conviennent moins que les bains froids, & il faut uſer de tout ce qui peut augmenter le ton des vaiſſeaux trop relâchés. En même temps que l'on rendra le régime de plus en plus reſtaurant, & que l'on aura recours à de doux cordiaux, ſur-tout à la teinture de quinquina, on preſcrira, ſoit des embrocations ſpiritueuſes, qui feront faites pluſieurs fois le jour ſur toute la ſuperficie du corps, ſoit des fumigations avec les

gommes résines & résines odorantes, ou les plantes aromatiques : insensiblement les forces renaîtront, & la surface du corps reprendra son poli & sa consistance. Enfin, on peut prononcer *(c)* sur la guérison radicale, sur le retour de la parfaite santé, dès que les nodosités, les tubercules & les taches auront entièrement disparu, & que la faculté de sentir sera rétablie dans tous les points de la peau.

ARTICLE QUATRIÈME.

Traitement particulier des Complications.

L'INDICATION d'empêcher la rentrée où le séjour de nouveaux Levains nous oblige à dire quelque chose des principales complications du Mal Rouge. Nous en avons déjà énoncé plusieurs, lorsque nous nous sommes occupés du prognostic. Nous nous bornerons à parler du mal Vénérien & des fièvres aiguës qui surviennent dans le cours du traitement. Dès que l'on reconnoît des

---

(c) Schilling, §. *LXII.*

ulcéres véroliques, il faut recourir aux anti-vénériens végétaux, parmi lesquels la décoction de Salsepareille tient le premier rang & peut s'employer seule avec efficacité. Le Médecin de Surinam propose un nouet d'antimoine crud à joindre au mélange des bois. Quelle que soit l'intensité des symptômes, il n'y a aucun remède mercuriel à tenter : les callosités & les tumeurs tophacées véroliques seront amollies par des fomentations & des cataplasmes. On fera des scarifications, & on emportera avec le fer ce qui ne cédera point d'une autre manière. Si les os du palais, du nez, &c. sont cariés ; si la luette, les amygdales, &c. sont ulcérées, il n'y a que des préparations détersives & un peu dessicatives à prescrire en gargarisme & en injection. Quoique cette méthode exige plus de temps & de peine que le traitement mercuriel, le vice Vénérien peut disparoître bien avant que la cure du Mal Rouge soit terminée *(d)*.

(d) Schilling, §. *LIII.*

Les fièvres aiguës inflammatoires ou putrides, exigent les antiphlogiſtiques & les antiputrides qui néceſſitent l'interruption du traitement de la maladie primitive, juſqu'à ce que les maladies incidentes ſoient terminées. On doit éviter l'uſage des forts acides, parce qu'ils nuiſent au vice Lépreux. Si les fièvres putrides ſont d'eſpèce maligne, on ne tardera point à employer les antiſeptiques les plus puiſſans, tels que le Quinquina & ſon extrait tempérés par une ample boiſſon délayante *(e[1])*. Il faut craindre, ce qui arrive ſouvent, que par une marche rapide, ces fièvres ne préviennent la vigilance du Médecin, & que ſous l'apparence trompeuſe d'un danger médiocre, elles ne faſſent perdre l'occaſion de ſecourir les malades. Ce doit être, ſuivant M. Schilling, une règle générale d'abandonner pour un temps la maladie primitive, comme ſi elle n'exiſtoit point, pour traiter chaque maladie ſecondaire ſelon

---

(e[1]) Schilling, §. *LII.*

ſa nature, & prendre garde que l'individu ne ſuccombe inopinément à un accident bruſque, pendant que l'on s'occupe d'un état chronique qui cauſe la mort plus lentement.

ARTICLE CINQUIÈME.

Méthodes Empiriques.

IL nous reſte à examiner quelques moyens empiriques qui pourroient être recommandés contre la maladie, dont nous avons décrit la cure rationnelle. A l'article du régime, nous n'avons fait qu'indiquer la Vipère *(e²)* qui a été ſi vantée pour tous les vices cutanés les plus graves. M. Schilling ne paroît pas en avoir fait uſage, & cependant il ſouſcrit à l'autorité des Anciens pour lui accorder une ſorte de vertu ſpécifique.

Mais il n'exiſte point dans l'hiſtoire de la Médecine une ſuite aſſez exacte d'obſervations, pour déterminer les effets de ce remède & juſtifier ſa propriété ſpécifique, ſoit dans les affections Lépreuſes, ſoit dans les autres virus de la peau. Ce qui nous

---

(e²) *Voyez* ci-deſſus, *page 53*.

paroît le mieux démontré, c'eſt qu'aſſocié le plus ſouvent à différens remèdes, qui ont auſſi leurs propriétés, la ſienne n'eſt point excluſive, & que les ſuccès qui lui ont été attribués, peuvent procéder de l'enſemble des moyens curatifs. Au reſte, les principes actifs de ce reptile lui aſſureront toujours un rang diſtingué parmi les remèdes propres à purifier la lymphe. Ces mêmes principes peuvent ſe trouver à différentes meſures dans d'autres ſubſtances animales de la claſſe des Reptiles. Nous avons préféré l'uſage journalier de la chair & des bouillons de tortue, comme plus tempérans & plus analeptiques. Proſper Alpin aſſure que les Égyptiens donnoient la chair de crocodiles aux Éléphantiaques. C'eſt aux Médecins à faire de nouvelles recherches ſur cet objet, ſelon les lieux qu'ils habitent. Il eſt poſſible qu'ils découvrent dans des pratiques populaires, quelques moyens de plus pour arriver à leur but.

M. Schilling a éprouvé la vertu très-diurétique d'une eſpèce de Guy *(Viſcum*

Surinamense) dont les Nègres font grand cas dans le traitement du Boasi (*f*[1]), & qu'ils emploient en décoction plus ou moins chargée. Il n'a point trouvé l'occasion de vérifier cette propriété attestée par les Nègres ; mais il s'est procuré la connoissance d'une autre pratique empirique qu'une affranchie de Surinam tenoit secrette, & qu'elle ne lui a communiquée, après de vives sollicitations, qu'à prix d'argent (*f*[2]).

1.° Il s'agit de purger indistinctement tous les malades avec la gomme gutte, & de répéter deux fois ce purgatif dans la même semaine. 2.° On les met à l'usage de trois livres par jour de la décoction amère du bois & de la racine d'un arbrisseau connu dans le pays sous le nom de *Tondin*. Il est du genre des *Paullinia* (*g*). Il croît

(*f*[1]) *Voyez* ci-dessus, *page 11*.

(*f*[2]) *Lib. cit. de arcanâ methodo quam Liberta Surinamensis adhibet.* pag. 57 — 197.

(*g*) Les dessins gravés & les caractères botaniques du *tondin*, du *guy* & de la *cuscute* de Surinam, ont été donnés par M. Hahn, à la fin de l'Ouvrage de M. Schilling.

dans les lieux marécageux. 3.° Il eſt recommandé pour provoquer la ſueur, de s'exercer beaucoup, ſoit à la promenade, ſoit au travail. 4.° La décoction des feuilles de tondin eſt employée pour faire ſur tout le corps une ablution après laquelle on ſe met ſous des couvertures, & l'on s'efforce à ſuer pendant une heure. On fait la même choſe tous les jours pendant pluſieurs ſemaines. 5.° On joint par la ſuite à cette ablution un liniment fait avec une eſpèce de cuſcute ou de *caſſythe*, de Surinam, dont le bois, les fleurs & les fruits macérés d'abord dans de l'eau, ſont broyés enſuite avec du jus de citron, en conſiſtance de bouillie. Ce liniment ſert à oindre les taches, les nodoſités, les tubercules, &c.

Lorſque la peau eſt bien nettoyée & qu'elle recouvre ſa ſenſibilité, les malades ſont cenſés guéris. Le traitement dure trois ou quatre mois. M. Schilling a vu des cures radicales opérées par ce moyen, & quoiqu'il ait obſervé quelques récidives, il croit que la méthode eſt bonne & qu'elle demande

ſeulement à être perfectionnée, en prolongeant la durée de ce traitement & en aſſujettiſſant les malades à un régime ignoré des Empiriques. Il exiſte peut-être de ſemblables ſecrets parmi les Nègres de Cayenne. M. Bajon n'en a vu aucun ſuccès, & il ſeroit poſſible d'en connoître mieux l'utilité en les réuniſſant aux autres ſecours de la médecine rationnelle.

RÉSUMÉ.

CHARGÉS par la Société royale de Médecine, de rédiger l'avis que Monſieur le Maréchal de Caſtries lui a demandé, ſur les moyens d'arrêter les effets du Mal Rouge & de guérir ceux qui en ſont attaqués; nous deſirons que les recherches auxquelles nous nous ſommes livrés, puiſſent remplir les intentions bienfaiſantes du Miniſtre qui l'a conſultée.

Le point eſſentiel étoit de ſtatuer la curation d'une maladie très-grave & très-difficile à guérir. Après avoir détaillé des cauſes que le Gouvernement eſt intéreſſé à détruire

autant qu'il ſera poſſible *(h)*, nous avons prouvé que le traitement du Mal Rouge, conſiſte dans le choix méthodique des médicamens dépuratifs long-temps continués. Il paroît que l'on n'a pu encore employer à Cayenne que des remèdes impuiſſans, tandis qu'une maladie ſemblable, dans une contrée voiſine (à Surinam) y eſt combattue même par des pratiques populaires & empiriques.

Un autre point non moins important qui a fixé l'attention de Monſieur le Maréchal de Caſtries, eſt d'arrêter les effets du Mal Rouge, c'eſt-à-dire, d'empêcher la contagion de ſe répandre. Nous avons tâché de ne rien omettre ſur cet objet; & de tous les faits tendant à prouver l'infection par le contact, nous avons conclu la néceſſité de ſéparer les malades des perſonnes ſaines, & même les malades entr'eux *(i)*. Le Mémoire envoyé par les Adminiſtrateurs de Cayenne, fait mention d'un établiſſement relatif à ces

(h) *Voyez* ci-deſſus, *pages 40, 56 & 57.*

(i) *Voyez* ci-deſſus, *pages 10 & 32.*

précautions.

précautions. M. de la Borde, auteur du Mémoire, insiste avec raison sur le danger de la contagion, & il demande que les malades qui s'embarquent pour l'Europe, soient reconnus exempts du Mal Rouge, avant leur embarquement; « ce qui exposeroit, dit-il, à communiquer la maladie dans « un bord où il est le moins possible de s'en « garantir, elle se répandroit à l'infini, de « même que toutes les maladies contagieuses. »

Il est sans doute du devoir des Médecins, de mettre dans le plus grand jour & sous les yeux du Ministre, tout ce qui concerne la santé publique; mais il n'est point indifférent d'exciter sa sollicitude sans avoir un objet bien motivé. Nous croyons qu'il y a des mesures à prendre, pour permettre quelquefois le transport des malades, sans qu'il en résulte d'inconvénient pour les autres passagers. Parmi les moyens curatifs de l'Éléphantiase, le changement de climat peut être avantageux : les Anciens en ont donné le précepte *(k)*, & M. Bœck assure

(k) Voyez Aretée.

que plufieurs Lépreux venus de l'Iflande, pour s'établir à Copenhague, y ont été guéris *(l)*. Si ceux qui ont la faculté de paffer de Cayenne en Europe, n'avoient leur permiffion qu'après avoir été reconnus exempts de la Lèpre, ce feroit les priver d'un fecours utile, lorfque n'étant qu'au premier degré de la maladie, où la contagion eft la moins à craindre, ils pourroient obtenir dans un bord un logement écarté, tels que ceux qui font pratiqués fous le gaillard.

Nous penfons qu'il eft encore poffible, en choififfant un Bâtiment plus fpacieux, d'y embarquer un malade qui feroit dans un degré affez avancé pour faire craindre la contagion, & de le féqueftrer de manière à tenir en fûreté le refte de l'Équipage. Mais nous nous bornons à regarder cet expédient comme un problème à réfoudre fans danger, & nous propofons, comme une précaution effentielle de police, d'obliger les Capitaines de Vaiffeaux à déclarer

(l) Lettres fur l'Iflande, *page 294.*

les malades à leur débarquement, & d'établir une loi qui ſoumette ceux-ci à un Conſeil de Santé, & qui leur aſſigne un endroit ſéparé pour y être traités & ſurveillés, juſqu'à ce qu'ils ſoient en état de rentrer dans le ſein de la ſociété.

Signé POISSONNIER, DESPERRIERES, ANDRY, COQUEREAU, THOURET, ROUSSILLE DE CHAMSERU.

JE certifie que le préſent Extrait eſt conforme à l'original contenu dans les regiſtres de la Société royale de Médecine, qui en a entendu la lecture dans ſes ſéances des 16 & 19 novembre derniers. Au Louvre, le vingt-huit décembre mil ſept cent quatre-vingt-quatre. Signé *VICQ-D'AZYR, Secrétaire perpétuel.*

ERRATA.

Page 3, *ligne* 10, d'employer, *lifez* nous emploîrons.

Page 9, *ligne* 8, pour feconder, *lifez*. Pour feconder.

Ibid. *ligne* 14, plufieurs, *lifez*. Plufieurs.

Page 16, *ligne* 7, Hilary, *lifez* Hillary.

Page 19, *ligne* 22, interoffeufe, *lifez* tibiale.

Page 20, *ligne* 19, peuvent être également l'effet, *lifez* peuvent, dans l'état morbifique, être l'effet fpontané.

Page 31, *Note* (*z*), Paul d'Agine, *lifez* Paul d'Ægine.

Page 34, *ligne*, 22, Telle eft, *lifez* Telles font.

Page 49, *Note* (*g*), *Sanctorius*, lifez *Sanctorii*.

